

tournoi, que le vainqueur reçoit solennellement le prix conquis dans la lice.

Si l'on compare à ces luttes généreuses, à ces périls cherchés et partagés avec enthousiasme, les jeux atroces de l'amphithéâtre et la cruelle dépravation qu'y étalaient les dames romaines, la civilisation antique ne brillera pas devant le moyen âge.

Une série de locutions absolument originales exprime l'idéal de la moralité chevaleresque et, pour ainsi dire, les vertus cardinales de cette espèce de religion. Presque tous ces termes sont communs à la langue d'oc et à la langue d'oïl.

Le mot *courtoisie* (*cortesia*) désigne la bonne grâce, l'élégance de manières, la politesse bienveillante envers les hommes, respectueuse envers les femmes, le désir constant de plaire et d'obliger, l'ensemble des qualités sociales, nées du commerce habituel des deux sexes dans les châteaux où la jeunesse noble est élevée au service des grands suzerains et des hautes dames.

Le mot *courtoisie* vient de *court*, la *cour d'honneur* du château où s'exercent les jeunes gens, où se donnent les tournois sous les yeux des dames. Il caractérise une civilisation d'un tout autre ordre que celle à laquelle se rapportent les termes de *politesse*, de *civilité*, d'*urbanité*, et les habitudes qu'il exprime tiennent peut-être de plus près aux qualités de l'âme.

Le beau nom de *parage* comprend, avec la courtoisie, les vertus morales dont la courtoisie ne doit être que le signe et l'efflorescence extérieure; la noblesse du cœur, la dignité de la vie, la générosité dans tous les sens du mot, vaillance, élan secourable, libéralité, hospitalité. L'opposé de *parage* est *orgueil* (*orgolh*, en langue d'oc), qui implique égoïsme et dureté, cœur et main fermés, âme sans amour.

La droiture (en langue d'oc, *dreytura*), qui, dans la langue ordinaire, désigne l'attachement au juste en général, au droit (*rectum*), devient, dans la langue chevaleresque, l'amour fidèle avec les qualités qu'il produit; car la constance envers un digne objet est, selon

cette morale, ce qui est souverainement juste. Par *droiture* et *parage*, qui ne vont pas l'un sans l'autre, on acquiert *prix*, *valeur* et *merci* (*prets*, *valensa*, *merces*), c'est-à-dire mérite et estime près de sa dame, ce qui est l'essentiel, et par surcroît dans le monde.

La première des vertus qu'engendre l'amour, celle dont procèdent toutes les autres, s'appelle la *joie* (*joy* et *joia*, en langue d'oc). C'est ici que nous voyons encore éclater le génie de notre race. Les Gaulois, avons-nous dit ailleurs, étaient à la fois toujours prêts à jouer avec la mort, et plus joyeux dans la vie que les autres hommes. La joie gauloise, cette vivacité expansive, cette exaltation habituelle de l'âme du héros est toujours aussi héroïque, mais attendrie et humanisée par un sentiment plus doux, par une flamme qui épure le cœur des sentiments haineux et sombres, des tristesses malsaines, de la paresse, de l'avarice et de la dureté. Cet état souverainement actif de l'âme chevaleresque est tout opposé à la *mélancolie* (humeur noire) des temps de décadence et de scepticisme. Le chevalier ne peut être arraché à la *joie*, son état normal, que par un malheur réel. La *joie d'amour* est un enthousiasme continu qui provoque perpétuellement l'action, la vie; c'est un soleil intérieur qui anime tout.

On voit maintenant le sens élevé de ce nom si connu de *gai science* (*gai saber*), attribué à l'art des trouvères et des troubadours.

Fidélité, obéissance à sa dame, libéralité, hospitalité, bonté secourable envers tous, sont les devoirs du chevalier; il est tenu de servir sa dame, de défendre la justice et de *redresser les torts*, à quelque prix et à travers quelques périls que ce soit, sans tenir compte ni de sa fortune ni de sa vie.

La chevalerie ne se contente pas d'une morale enseignée par la poésie, et propagée par l'opinion: elle crée une institution qui concentre la force de l'opinion et qui donne une sanction à cette morale, aussi différente de l'enseignement ecclésiastique que des maximes féodales.

Cette institution est en pleine vigueur dans la seconde moitié du XII^e siècle, mais elle est trop extraordinaire et se heurte contre trop d'obstacles pour pouvoir se généraliser et subsister longtemps : ce sont les *cours d'amour*, issues de ces assemblées de seigneurs et de dames, qui, dans les pays d'outre-Loire, jugeaient les *tensons* des troubadours, luttés poétiques déjà qualifiées de *jeux d'amour* (*juec d'amor*) dans les chansons du duc d'Aquitaine Guilhem IX. Au lieu de simples jugements littéraires, on soumet à ces réunions des questions de morale chevaleresque, puis des questions de personnes, et les assemblées de plaisir se changent en véritables tribunaux, infligeant, à défaut de peines matérielles, des peines morales fort graves, telles que l'exclusion du commerce de tous *preud'hommes*, de toutes *preudes femmes*. Les cours d'amour, méridionales dans leur première forme, se produisent simultanément, avec leur nouveau caractère, des deux côtés de la Loire, et, conformément aux principes du *donnoi*, sont maintenant présidées par une dame, et, le plus souvent, exclusivement composées de dames.

V

Le même élan renouvelle à la fois l'art et la poésie. L'architecture ogivale éclôt en même temps que le cycle de la Table ronde.

Nous avons montré l'architecture romane dans sa puissance au XI^e siècle. Elle avait commencé par la force pesante et sombre; puis elle a tendu à rehausser ses piliers et ses voûtes, ses tours et ses flèches; elle a atteint une élégance relative; elle arrive à la recherche, à la richesse, au luxe de l'ornementation. Toute forme de l'art parcourt ces trois phases. On peut citer comme spécimens de

cette période somptueuse Notre-Dame de Poitiers, l'église de Saint-Gilles, en Languedoc, la façade de Saint-Denis, qui offrent une profusion extrême d'ornements. Non seulement les tympans, les voussures, les entre-colonnements, les bases et les chapiteaux disparaissent sous l'entassement éblouissant des motifs de décoration, figures humaines ou animales, naturelles ou fantastiques, végétales ou géométriques, mais jusqu'aux fûts des colonnes et des pilastres sont fouillés, évidés, brodés en losanges, en pointes de diamants, en fleurons, en lignes brisées de toute forme.

Ce luxe de la sculpture romano-byzantine excite les plaintes du spiritualisme ascétique. Saint Bernard réclame vivement contre ces simulacres bizarres, ces « singes grimaçants, ces centaures furieux », tous ces rêves de l'imagination des artistes qui altèrent la sévérité et troublent en quelque sorte la paix des « lieux réguliers ». Cîteaux en vient à proscrire les vitraux peints, dont les éclatantes images donnent des distractions aux religieux (1134). Le bel art de la peinture sur verre doit heureusement triompher de cette réaction passagère.

Dans l'architecture, cependant, se prépare une révolution qui va changer non le système général des édifices, que réclamait le culte chrétien, et qu'avait formulé l'art roman et byzantin, non les éléments essentiels de construction concourant à ce système, mais le caractère, l'aspect, l'esprit, en quelque sorte, des monuments, et ce qu'on peut appeler la tendance des grandes lignes architecturales. Issue d'un mouvement très complexe, et, pourtant, marquée du cachet le plus spécial, de la plus forte unité qui ait existé, l'architecture ogivale apparaît.

On a longtemps débattu l'origine de l'ogive. La question est de peu d'intérêt. Ce qui importe, ce n'est pas l'apparition accidentelle d'une ligne, d'une courbe quelconque, mais l'usage qu'on en fait, mais la physionomie qu'on imprime aux constructions par l'emploi de cette courbe. L'arc brisé s'est montré çà et là en Orient, et même dans l'antiquité classique : les Arabes l'ont employé avant nous dans